

DONNE-MOI DE TES NOUVELLES

Coucou !!

Alors ceci est un magnifique message d'une fille magnifique (moi) sur comment se passe ton confinement !!! (le sujet passionnant, je sais ce que t'en penses !!) Moi je survis vaillamment à la tempête de la vie (graine de poète, je sais). Je joue à Just Dance (avec l'option chant), je chante du coup, et euh je mange, je dors, je lis, je joue sur mon tel... et j'envoie des mails inutiles !!!!!!! Ah, aussi : je travaille (un peu). Bon alors, sincèrement, j'ai pas grand chose d'autre à dire, à part que le gros orteil droit me gratte et que j'ai envie d'aller regarder Netflix (ah, d'ailleurs : je m'occupe aussi en regardant des séries). Alors maintenant c'est à toi d'écrire un mail inutile sur ta vie !!!! (Muaahaha, je te force à le faire, je suis machiavélique !!) (P.S. : on se fait un skype avec les autres bientôt ? (du genre très bientôt parce que je m'ennuie (raaah, j'ai encore mis une parenthèse dans une parenthèse !! (je vais battre le record du nombre de parenthèses ! (j'en suis à quatre et j'en ai marre en fait (bon, tout compte fait, au revoir mon cher record)))))) #j'aipascomptélenombred)parenthèsefermées

Je parcourus rapidement le mail du regard. Nickel chrome ! J'appuyai sur la touche bleue d'envoi, et il fut immédiatement posté sur “donne-moi de tes nouvelles”, la nouvelle conversation de moi et ma BFF (Best Friend Forever), Agathe !

Je me mis sans vraiment m'en rendre compte à relire nos anciennes conversations. Elles se comptaient par vingtaines rien que depuis le début du confinement ! Comme on s'ennuyait ferme, on délirait sur nos mails. Alors que je consultais celle où, avec Vanissa et Léa (mes autres BFF, mais un peu moins quand même), on était parties sur un débat à propos des poissons rouges qui font des bulles quand ils meurent alors que l'objet de départ était “aidez-moi !! Où est le cours d'histoire ?!”, ma grande sœur se posta derrière moi.

- J'ai besoin de l'ordi, s'il te plaît, dit-elle avec sa politesse habituelle
- Wesh non moi aussi, Manon, répondis-je en me moquant de sa façon de parler

Le regard noir qu'elle me jeta en réponse suffit à me faire obéir. Je fermai ma boîte et me levai de la chaise en prenant soin de la faire grincer contre le plancher le plus fort possible pour montrer ma colère. Je partis vers ma chambre en tapant des pieds et en lui tirant la langue (dos à elle, bien sûr, je tiens à la vie).

- Merci ! me lança-t-elle sur le même ton que si elle avait dit “je voudrais une salade”

Je faisais l'ado avec ma sœur, mais en vrai, je l'aimais bien. C'est juste que les frères et sœurs sont faits pour se battre, alors je me pliais à la règle.

Après quelques pas, je débouchai du couloir et rentraï dans ma chambre. En fermant la porte, le cliquetis que produisaient les doigts de Manon en pianotant sur le clavier s'arrêta net. Ma chambre était un croisement entre la corne d'abondance et un dépotoir. La corne d'abondance car, chaque jour, on y trouvait des trésors qui semblaient sortir du néant, comme un trognon de pomme desséché depuis cinq ans ou une Game Boy que je ne me souvenais jamais avoir possédée. Et le dépotoir car des montagnes d'habits dignes des tas d'ordures d'une décharge sillonnaient la moquette, l'aspirateur avait rarement osé s'aventurer entre ses quatre murs et, en conséquence, les moutons de poussière se baladaient au ras du sol comme un troupeau d'animaux du même nom.

Slalomant entre les tas d'habits comme j'avais l'habitude de le faire, j'atteignis mon lit où était posé mon téléphone. Je le pris et tapai un rapide message à Agathe :

« Cc, on se voit ? :) »

La réponse fut quasi-immédiate :

« D'acc, Mme. Je délire sur mes mails ;) »

Souriant devant cette réponse, je reposai mon téléphone sur le lit (l'écran contre la couette pour cacher on ne sait trop quoi, personne n'osait s'aventurer dans ma chambre, mais les ados font comme ça) et me levai pour ouvrir la fenêtre. Un courant d'air frais fouetta mon visage et joua avec mes longs cheveux bruns, mais je ne pourrais pas dire que je pus contempler une vue qui m'inspira ma liberté perdue durant le confinement. Parce qu'en face de ma chambre il n'y avait rien. À part un autre immeuble. Et une autre fenêtre. Cette dernière s'ouvrit avec un cliquetis métallique, laissant découvrir une tignasse noire qui fut bientôt suivie d'un visage, puis du buste d'une fille de 16 ans. Agathe, ma BFF.

Ça surprend toujours au début : nos immeubles étaient tellement proches qu'on pouvait avoir une conversation privée à la fenêtre ! La rue Gérard, juste avant de déboucher dans la rue du Moulin des Prés était tellement étroite que les voitures avaient du mal à s'y faufiler. Et c'est là que se dressaient nos immeubles respectifs. Le 35 pour Agathe, le 32 pour moi. C'était d'ailleurs en tant que voisines qu'on s'était d'abord connues, puis le hasard (ou plutôt la sectorisation) nous avait amenées dans le même collège, où l'on avait officiellement déclaré qu'on était Best Friends Forever.

- Eh, tu l'auras jamais mon record de parenthèses, tu sais ? me lança Agathe
- Oui bon, j'ai pas le courage d'écrire un message de dix pages rien que pour me couronner reine d'une discipline qui existe même pas, rétorquai-je

- Houlà le vocabulaire ! T'es sûre que tu vas bien ? On dirait que le confinement t'a gravement atteinte, ma pauvre. Mais les hôpitaux sont pleins, c'est ballot. Je t'aimais bien tu sais. Tu vas nous manquer.
- Mais arrête de délirer ! J'ai pas le droit de m'exprimer en français, wesh !?
- Un wesh, je compte. fit-elle en levant un doigt, Je savais que je pourrais te guérir !

Une fois la conversation engagée, les délires se succédèrent à un rythme effréné. On parla d'abord de ma manière de parler, ça déboucha sur un défi où il fallait finir toutes ses phrases par un mot en -ur, puis on débattit de la meilleure façon de franchir un ravin, et de si les oiseaux arrivaient à viser l'endroit où faire atterrir leur... euh vous savez quoi... depuis les airs (s'ils pouvaient réussir à atteindre la corde pour traverser le ravin).

Avec Agathe, c'était toujours comme ça : impossible d'avoir une conversation sérieuse ! Mais c'est bien pour ça qu'elle était ma BFF ! Et c'était pareil pour toutes mes autres amies : ce qu'on préférait dans la vie, c'était se taper des délires. Après, je savais aussi être sérieuse quand il le fallait. Par exemple, à l'école, je me concentrais toujours sur l'essentiel : bavarder. Par contre, aux cours de chant et de danse, j'étais toujours la plus attentive. Je devais saisir chaque note, chaque mot, chaque conseil, chaque mouvement si je voulais un jour devenir chanteuse. Puisque c'était mon rêve d'avenir, depuis toute petite, je n'avais que ce métier-là en tête. J'assistais souvent à des showcases (mini-concerts d'artistes organisés dans les boîtes de nuit), pour m'y préparer. Alors que les autres élèves hésitaient, ma décision était prise depuis longtemps : après le bac professionnel, je me dirigeais vers l'évènementiel.

Mes parents ne désapprouvaient pas la voie que j'avais choisie, mais me faisaient comprendre qu'ils ne la voyaient pas d'un bon œil. Ça m'était égal. Un comptable et une responsable de marché, ils ne comprendraient jamais une artiste. Je ne leur en voulais pas, les adultes ont l'esprit petit, et ça ne m'empêchait pas de les aimer de tout mon cœur.

Soudain, ce dernier s'emballa et un haut-le-cœur m'arracha une toux sèche incontrôlable que je mis un temps à maîtriser.

- Ça va ? s'enquit une Agathe paniquée
- Oui, t'inquiète. C'est qu'une toux.

Après cette dernière phrase, je claquai ma fenêtre et la refermai sans attendre sa réponse, puis je me laissai glisser contre le mur avant de m'asseoir sur la moquette pour reprendre mon souffle. Non, ça n'allait pas si bien que ça. Ce n'était peut-être "qu'une toux", mais c'était la troisième fois aujourd'hui.

Les jours suivants, je toussais de plus en plus. Ça m'empêchait de dormir et j'étais d'une humeur de chien. En plus, impossible de chanter avec la voix enrouée que j'avais. On avait tous peur que je sois atteinte du coronavirus, mais que ce soit vrai ou faux, peu importait : le covid-19 n'est pas dangereux pour les enfants. Mes parents disaient n'avoir pas peur non plus pour eux : ils étaient assez jeunes, et ils me soutenaient que si j'étais malade, d'une manière ou d'une autre, ils le seraient aussi. Ainsi, je m'évitai d'être doublement confinée dans ma chambre à jouer sur mon portable en maudissant la qualité du réseau. Au final, cette option aurait presque été la meilleure, parce que je transmettais à toute la famille ma mauvaise humeur.

Comme, par exemple, la fois où nous mangions tous ensemble une salade russe - un de mes plats préférés - et que j'eus un violent accès de toux.

- Ça va ? s'enquit ma mère
- Ouais c'est bon je vais pas crever, ai-je répliqué d'un ton sec
- Tu veux du Toplexil ? me demanda doucement mon père

Il ne comprendrait donc jamais que le ton faussement calme quand on était énervé était juste la chose la plus insupportable au monde ? Je lui répondis tout de même un "oui" irrité. Il se leva tranquillement et partit vers la cuisine, d'un pas détaché qui ne cachait en rien son énervement devant ma conduite. Une minute plus tard, il revint avec une cuillère remplie d'un sirop d'une teinte jaune-orangée peu engageante que j'avalai sans un mot avant de croiser les bras et de m'enfoncer profondément dans ma chaise, renfrognée. Le flacon disait goût "caramel", mais c'était un mélange de sucre et de produits chimiques écœurant qui fondait sur la langue. Je prenais ce médicament depuis quelques jours, et je commençais à comprendre que ceux qui avaient inventé le Toplexil étaient de véritables génies : ils avaient créé le sirop contre la toux le plus dégoûtant et le plus inutile sur Terre. Franchement, je ne voyais pas ce qui les empêchait de figurer dans le Guinness World Records.

- Et le mot magique ? me demanda ma mère d'un ton sévère
- Abracadabra.

Ce fut sur ces mots et une nouvelle toux que je quittai la table, en tapant des pieds et en faisant grincer la chaise contre le plancher - le rituel pour montrer qu'on est énervé, le nez dans mon foulard.

Je m'enfermai dans ma chambre et m'affalai dans mon lit, qui lâcha un grincement témoignant qu'il n'était pas de première jeunesse. Tout en toussant, je méditai sur ce qui venait de se passer. Pourquoi fallait-il toujours que je me comporte comme une imbécile ?

Décidant finalement de ne pas me poser plus de questions, je pris mon téléphone posé sur la couette à sa place habituelle et envoyai un message à Agathe :

« On se parle ? »

Je ne pus même pas reposer mon Samsung Galaxy car il vibrait déjà :

« Ok. T'as pas mis d'emoji, c mauvais signe ! T_T »

Quelques secondes plus tard nous étions toutes les deux accoudées à nos fenêtres, et nos délires me calmaient déjà. Par contre, ce n'était pas plus utile que le Toplexil contre la toux.

- Ça va ? s'enquit Agathe
- C'est rien, c'est qu'une toux.

Je refermai la fenêtre sans attendre de réponse, avec l'impression que les choses se répétaient. À partir de ce jour je décidai de ne parler à ma BFF plus que par messages, de peur de la contaminer.

La semaine se déroula lentement, ma toux se refusait à me quitter et "donne-moi de tes nouvelles" se remplissait plus vite que Disneyland Paris un jour férié. Je m'informai tous les jours du nombre de morts en France : 21 lundi, 27 mardi, 89 mercredi, 108 jeudi et 78 vendredi. Les chiffres montaient plus vite que les montagnes russes du parc d'attractions cité précédemment, et encore, pour ne pas trop déprimer, je vous épargne le nombre de cas. La seule bonne nouvelle était que ni mes parents ni ma sœur n'étaient tombés malades. Visiblement, je devais avoir un rhume ou une angine, quelque chose de pas bien méchant. Et puis, même si ç'avait été le coronavirus, ce n'était pas très grave : ma famille devait être asymptomatique et les mineurs n'en mouraient pas, j'étais hors de danger. C'était ce que tout le monde me répétait tout le temps : "de toutes façons, tu t'en sortiras, tu n'as même pas de problèmes de santé", "vraiment, aucune raison d'avoir peur !", "la jeunesse est résistante, Macron l'a bien dit !". Ils avaient tous raison. Aucun mineur n'était décédé, alors pourquoi serais-je la première ? J'en étais convaincue, tout allait bien se passer. Absolument bien, même, il n'y avait pas de raison.

Pourtant, samedi, les choses empirèrent avec des glaires. Pour ceux et celles qui manquent de vocabulaire et qui ont le courage de lire une petite définition, c'est *un liquide clair, visqueux, filant, d'origine physiologique ou pathologique, sécrété par certaines muqueuses* (selon le CNRTL). J'étais convaincue que c'étaient les crottes de nez qui ressortaient par la bouche, mais visiblement, mon ami Google n'était pas d'accord.

Ainsi, le week-end, mon état se détériora. Mes parents me réconfortaient sans cesse, mais cette insistance ne faisait que m'inquiéter encore plus. Je restai au lit toute la journée, ayant pour seul loisir de tousser, lire (quand j'en avais le courage) et envoyer des messages sur

“donne-moi de tes nouvelles”. Définitivement finies, les conversations à la fenêtre : je m’évitais volontiers la culpabilité d’avoir contaminé ma meilleure amie ! Ainsi, les mails défilaient aussi vite que les paquets de mouchoirs.

Dimanche matin, mon état “très préoccupant” me mena chez le généraliste. Mes glaires étaient de plus en plus fréquentes et, après la pénurie de mouchoirs, j’avais déjà épuisé tous les rouleaux de P.Q.. Mais le pire, c’était le combat permanent que mes poumons menaient pour trouver de l’air. Toute ma concentration était focalisée sur ça, impossible de faire quoi que ce soit d’autre que rester allongée au lit.

Dans le cabinet, on m’avait mis un bâton rugueux dans le nez, une sensation assez désagréable qui m’avait donné un haut-le-cœur. Je flottais dans un nuage de fièvre (38,5°C pour les curieux) et de morve, et je ne compris pas, sur le moment, à quoi c’était censé servir, bien qu’ayant vu maintes fois la démarche sur France4.

- Le test est négatif, déclara le docteur de sa voix mielleuse, Je vous rassure : elle n’est pas atteinte du Covid-19. Son état n’en reste pas moins préoccupant. Il s’agit d’une détresse respiratoire, nous allons la transférer à l’hôpital.

Le voyage se résuma en un brouillard de toux et de manque d’air, quelquefois traversé par des bribes de conversation, par des voix préoccupées, par des secousses de dos-d’âne ou par des klaxons assourdissants.

Puis, au milieu de la brume, la voiture s’arrêta, les portes s’ouvrirent et la lumière aveugla mes paupières fermées. Je sentis des bras qui me saisissaient et me soulevaient. Je reconnus l’odeur de mon père.

- Tout va bien se passer, dit-il d’une voix affolée qui insinuait plutôt le contraire

Bruit. Lumière. Secousses. Fumet aseptisé. Ce sont mes seuls souvenirs du voyage, brouillons à travers ma respiration hachée. Puis mon père me lâcha. Mon dos rencontra un lit. Il n’était pas moelleux, il était froid, blanc, nu. Un lit médical.

- Tout va bien se passer, je te le promets, répéta-t-il

Puis j’entendis vaguement une porte se fermer. Il était parti. Soudain, plus rien. Du noir.

- Ah, la belle au bois dormant se réveille ?

Je me redressai sur mon lit et ouvris grand les yeux. Non, ce n’était pas mon lit. Je n’étais pas dans ma chambre. Les murs n’étaient pas roses - j’avais choisi la couleur petite, ne jugez pas, ils étaient tapissés d’un papier peint à oursons. Je ne m’attardai pas sur la décoration, car quelque chose me força à me rallonger. Je sentis alors une gêne au niveau de la bouche. Un appareil respiratoire.

- Tu es à l'hôpital, tout va bien. Tu vas vite guérir, ce n'est qu'une détresse respiratoire. On t'a testée au coronavirus, tu es négative, aucun risque.

Je tournai les yeux et vis, assise sur une chaise blanche - comme tout dans cette pièce, d'ailleurs - une jeune infirmière brune aux traits doux et bienveillants.

- Je dois parler à Agathe. dis-je, les paroles sortant seules de ma bouche, trop faible pour réfléchir à travers la fièvre
- Qui est Agathe ? me demanda-t-elle d'une voix douce
- Ma BFF. J'ai besoin de mon Samsung, répétais-je en économisant mes mots, chaque syllabe m'épuisait plus que la chorégraphie de Bad Romance dansée en entier
- Je comprends, compatit l'infirmière à mon grand étonnement, puis elle se leva et fouilla dans la poche de mon pull accroché au porte manteau (je me rendis alors compte que je portais maintenant une blouse blanche d'hôpital)

Elle revint vite avec mon téléphone en main. Je le pris, sans m'attarder sur la licorne bleue - mon animal préféré et ma couleur préférée ! - de la coque que, d'habitude, je complimentais intérieurement à chaque fois que je la voyais. J'ouvris "donne-moi de tes nouvelles" et tapai le message le plus complexe que mes doigts fatigués étaient capables de former :

« Suis à l'hôpital, vais guérir bientôt »

La réponse s'afficha instantanément, comme d'habitude, mais je ne pus même pas faire mine d'y répondre car une toux incontrôlable m'arracha le Samsung des mains :

« Bon courage, Julie ! ;) »

Ce fut le dernier message posté sur la conversation.

Clara CAPILLA